

**MICHAUX** (*Oscar-Isidore-Joseph*), Major de cavalerie (Glimes, 27.3.1860-Gravelines, 7.1.1918). Fils d'Alfred Michaux et d'Hortense Thyry.

Après des études professionnelles au Collège de Dinant et à l'Institut Dupuich, il s'engage, le 19 février 1880, au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval; nommé brigadier le 21 février suivant et maréchal des logis le 11 mai 1881, il passe l'examen d'officier, à la suite de quoi il est nommé sous-lieutenant et désigné pour le 1<sup>er</sup> régiment de lanciers le 27 septembre 1887.

Deux ans plus tard il contracte un engagement dans la Force publique de l'Etat Indépendant du Congo et s'embarque pour l'Afrique le 2 décembre 1889. A son arrivée à Boma, le 6 janvier suivant, il est nommé lieutenant et désigné pour Lusambo, poste et camp militaire que Paul Le Marinel venait de fonder sur le Sankuru. Michaux, à Lusambo, ne trouve pas Le Marinel, parti en reconnaissance pour établir par Bena Kamba une liaison avec le Lualaba. Le lieutenant Descamps, qui assume en son absence le commandement, est fort préoccupé par l'attitude de Gongo Lutete, le sultan noir de N'Gandu, allié des Arabes, dont les bandes infestent le pays. Une expédition est organisée contre Gongo Lutete et, après une entrevue sans résultats, un combat s'engage, où Michaux commande l'aile gauche, ayant sous ses ordres le magasinier Piette et 60 hommes.

Dans son « Carnet de Campagne », Michaux, qui voyait alors le feu pour la première fois, raconte avec sincérité l'émotion qu'il ressentit à ce premier engagement. Il se conduisit du reste fort bravement, abattant le porte-étendard qui conduisait l'ennemi, enlevant ensuite ses hommes et s'emparant du boma où Gongo Lutete avait enfermé ses femmes.

Sur le chemin du retour à Lusambo, la troupe rencontre Le Marinel, qui accourait à la rescousse avec les cent hommes de son escorte. Michaux fait la connaissance de son nouveau chef, dont il fait un vif éloge, et apprend de lui, à son grand regret, qu'il ne pourra faire partie de l'expédition qui va partir pour le Katanga. Son rôle doit être de protéger la base de Lusambo, environnée de tribus encore incomplètement soumises, et de réduire progressivement celles-ci à l'obéissance. Pour le remplir, Le Marinel ne pouvait mieux choisir, car Michaux allait bientôt jouir d'un ascendant considérable sur les indigènes, ascendant dû à la fois à son éclatante bravoure dans la bataille et à la sympathie profonde qu'il éprouvait pour le Noir, sympathie dont témoigne mainte anecdote racontée dans son « Carnet de Campagne ». Le long séjour qu'il fit à Lusambo est coupé d'aventures guerrières et d'épisodes sentimentaux qu'il nous narre avec la franche et joyeuse simplicité qu'il tenait sans doute de son origine wallonne.

Pendant l'absence de Le Marinel il entreprend d'abord une tournée d'inspection chez les Batembas, puis une véritable expédition punitive chez les Bakua Endu et les Bakua Tumbolo, toutes tribus dont l'hostilité à notre égard était sourdement entretenue par les Arabes. Le 19 août 1891, Le Marinel et Descamps rentrent du Katanga et peu après arrive à Lusambo, en route pour la même région, la mission Bia-Francqui. Les nouveaux venus ont des difficultés avec les chefs de la région pour le recrutement de leurs porteurs. C'est « Chimbalanza », nom indigène de Michaux, qui se charge de tout aplanir.

Mais la manière douce ne suffit pas toujours, et parfois il faut en découdre. Au Sud-Ouest de Lusambo, une action doit être entreprise contre les Kioikos pillards et turbulents que de Croy a grand-peine à tenir à distance de Luluabourg. Près du village

de Kissangha, Michaux, n'ayant avec lui que Lekeu, 45 soldats et 35 auxiliaires indigènes, rencontre 600 de leurs guerriers, tous armés de fusils. Il fonce sur eux et les culbute à la bayonnette, fait d'armes dont le retentissement est considérable et qui fait l'objet d'un ordre du jour du général Wahis, alors ff. de Gouverneur Général.

Quand Le Marinel rentre en Europe, c'est Dhanis qui vient prendre le commandement du district. Dhanis sera bientôt désigné pour procéder à l'occupation effective du Katanga, mission que la guerre arabe, alors sur le point d'éclater, ne lui permettra jamais de remplir. Quel que soit l'avenir, le premier souci du chef qui commande à Lusambo doit être, et il le comprend tout de suite, d'assurer la sécurité de ce poste, qui est aussi un camp militaire et une base d'approvisionnement pour toute entreprise future. Pour y arriver il reste à réduire, au delà du Lubi, les Bakua M'Bélé et les Babindja. En outre, il est absolument indispensable d'abattre la puissance de Gongo Lutete, qui, en contact avec les Arabes, a recommencé ses razzias et est devenu une menace permanente pour les établissements de l'Etat. Des premiers, Michaux doit repousser, dans la nuit du 8 au 9 avril, une formidable attaque. « J'ai livré pas mal de batailles dans ma vie », raconte-t-il, « et je crois m'y connaître un peu en fait de bravoure; or, je déclare que nulle part je n'ai vu une énergie, une bravoure, un dédain de la mort comparables à ce que j'ai vu chez les Bakua M'Bélé ». Et de fait, c'est parmi ces populations, appartenant à la grande famille des Batetelas, que l'Etat recrutera plus tard ses meilleures troupes. Après eux, Michaux se trouva opposé à Fuamba, un des principaux lieutenants de Gongo. Il le battit près de la Luidi, pendant que Dhanis remportait, sur le sultan noir en personne, une éclatante victoire à Batingu. Ces défaites devaient amener peu après Gongo à faire une soumission complète, soumission scellée par l'installation d'un poste dans N'Gandu, sa capitale.

Quand Dhanis eut assuré par ces diverses victoires la sécurité de Lusambo, il commença à préparer, conformément aux ordres qu'il avait reçus, son expédition vers le Katanga. C'est au cours d'une marche préparatoire vers Kabinda qu'il reçut avis, par un courrier, de l'invasion que préparait le chef arabe Sefu, à la tête de plus de 10.000 hommes. Il comprit qu'il fallait, tout autre projet suspendu, faire face immédiatement à ce grave danger et envoya d'abord Michaux pour soutenir Gongo Lutete, notre nouvel allié, dont on pouvait craindre une volte-face. Michaux, arrivé sur le Lomami, à deux jours de marche en amont de N'Gandu, trouve les Arabes retranchés derrière des palissades et le dos à la rivière, à cet endroit large et tumultueuse. Il fait sonner la charge, parvient à tailler à la machette une brèche par laquelle le sergent monrolien Albert Frees s'élança le premier et, dans un élan irrésistible, culbute les Arabes dans le Lomami, où un grand nombre, entraînés dans les rapides, se noient. Leurs pertes se montent à plus de 3.000 hommes, parmi lesquels le fils de Sefu. C'est en commémoration de cette journée glorieuse (22 novembre 1892) que Michaux reçut, à sa rentrée en Belgique, un sabre d'honneur des propres mains du roi Léopold.

Michaux passe alors le Lomami, conformément aux ordres de Dhanis, et rejoint celui-ci le 8 décembre à Lusuna, où se concentre un important contingent de troupes : 350 hommes de troupes régulières et un canon. Michaux commande l'avant-garde, soit 90 hommes, le reste se trouvant sous les ordres des adjoints de Dhanis, Scheerlinck, de Wouters, Dr Hinde, de Heusch. Il y a aussi des irréguliers indigènes composant les bandes de Gongo Lutete, Lupungu, Kolomoni, 25.000 hommes, affirme-t-on, sur la solidité desquels il est

peu prudent de compter. C'est ainsi que Gongo, battant l'estrade quelques jours après, attaque follement un gros d'Arabes, mais il est mis en déroute et n'est sauvé que grâce à l'intervention immédiate de Michaux, puis de Dhanis, qui sont accourus au bruit de la fusillade et n'ont pas hésité à se déployer dans un marécage pour refouler l'ennemi. Mais l'alerte a été chaude et Michaux raconte que Dhanis et lui, après le combat, se sont presque évanouis de chaleur et de fatigue.

L'armée se remet en marche dans la direction de Nyangwe, et le 9 janvier est marqué par un brillant fait d'armes. Le sergent Cassart, qui vient de quitter, pour rejoindre Dhanis, l'expédition Delcommune retour du Katanga, et qui lui amène 27 soldats et un convoi de munitions, est enveloppé par des Arabes sous le commandement de Munie Mohara et doit combattre pendant plusieurs heures avant de faire une trouée et de retrouver Dhanis. Mais Michaux, Scheerlinck et de Wouters, qui ignoraient sa proximité et son arrivée imminente, sont accourus au bruit de la fusillade. Ils attaquent Munie Mohara à revers, le mettent en déroute et emportent son camp, où ils le trouvent blessé et mourant. La joie est complète lorsque, un peu plus tard, ils retrouvent Cassart sain et sauf auprès de Dhanis.

Trois jours après, Michaux, emporté par sa fougue et contrairement aux instructions reçues, traverse le Lufubu et arrive en vue du camp de Sefu, heureusement déserté. Il avoue avoir péché par excès de confiance et que, avec son faible effectif, il aurait pu, si les Arabes s'étaient ressaisis, essuyer un grave échec. Dhanis lui-même s'était fort aventuré en franchissant le Lomami au mépris des conventions passées avec les Arabes, et ce n'est que sur les instructions formelles de l'Inspecteur d'Etat Fivé qu'il se résolut, le 20 janvier 1893, à reprendre sa marche sur Nyangwe. Ayant atteint cette place forte arabe, mais dépourvu de matériel de navigation lui permettant de franchir le fleuve, il dut se borner à des opérations de détail jusqu'au moment où les pêcheurs wagenias lui amenèrent les embarcations nécessaires. Le 4 mars, Nyangwe tomba enfin, mais la prise de la ville fut suivie d'une telle confusion, due à l'indiscipline des auxiliaires indigènes, que les Arabes faillirent, le 9 mars, la réoccuper en massacrant les Européens qui s'y trouvaient. C'est là le dernier épisode de la campagne arabe auquel assista Michaux. Son terme de service était fini depuis longtemps. Accompagné de Cassart, il retourne à Lusambo, puis à Léopoldville, où il arrive le 7 juillet. Le 17 septembre 1893 il était à Anvers. Entre-temps, le 1<sup>er</sup> mai de la même année, il avait été promu capitaine.

Dès le mois de juin 1894, Michaux repart pour l'Afrique en qualité de commissaire de district de 1<sup>re</sup> classe. A son arrivée il est désigné pour le district du Kasai-Lualaba, où il doit succéder au commandant Gillain. En route il s'arrête à San Tomé pour y étudier la façon de cultiver le café et le cacao, qu'il comptait introduire dans son district. Il y fait la connaissance de l'explorateur portugais Serpa Pinto, alors gouverneur de l'île. Par les voies ordinaires il arrive finalement à Lusambo, son point de destination, où Gillain, en attendant son départ, l'occupe à réprimer l'agitation qui continue à couvrir dans le pays depuis la guerre arabe. Il livre notamment aux Kioikos, qui sont de déterminés esclavagistes, divers combats aux environs de Luluabourg. Mais des événements beaucoup plus graves se préparent. Michaux était à Lusambo depuis près de six mois lorsque, le 10 juillet 1895, il apprend par un courrier rapide que les soldats de la garnison de Luluabourg se sont révoltés et ont tué leurs officiers. C'était là le premier acte de la grande

révolte des troupes batetelas qui devait bientôt prendre une énorme extension, met- tre souvent nos troupes en échec et ne put être finalement réprimée qu'au prix de longs efforts et de pertes cruelles. Michaux croit que la révolte batetela est due pour une bonne part à l'exécution de Gongo Lutete et au mécontentement que cette exé- cution provoqua chez ses gens passés à notre service.

A la suite d'une conférence avec Gillain, Michaux part aussitôt pour Luluabourg, mais il y arrive trop tard. La station a été pillée puis incendiée. Plusieurs Blancs ont été massacrés. Les soldats révoltés, bien armés et appuyés par une grande partie de la population du pays, sont partis pour Kabinda, où ils rencontrent et défont le lieutenant Bolhen, sorti à leur rencontre. Kabinda tombe dans leurs mains et ils y font un immense butin en marchandises et en munitions, comprenant notamment tout ce qui a été entreposé dans cette station pour le ravitaillement du Katanga. Michaux, lancé à leur poursuite, essaie en vain de réagir devant le désarroi général. Il nous raconte, d'après le récit des fuyards qu'il a pu recueillir, le sac de Luluabourg et de Kabinda. Ce qu'il nous dit de ses propres marches et contre-marches témoigne d'une situation extrêmement confuse et il faut considérer comme un miracle que, grâce à son ascendant personnel, il ait pu conserver la cohésion de ses troupes où les soldats batetelas ne manquaient pas. Comprenant l'impossibilité d'attaquer directe- ment les rebelles sans courir le risque d'être anéanti, il veut se rabattre sur N'Gandu pour garder au moins le Lomami. Mais là aussi, Augustin, avec 5 Blancs, 280 soldats et 400 auxiliaires, vient de se faire battre et il est resté sur le terrain, ainsi que Franken et Langerock. Les rebelles dispo- sent de plus de 600 fusils Albini. Il ne reste plus à Michaux d'autre alternative que de regagner à la hâte Lusambo pour protéger cette base contre un coup de main et y attendre des renforts.

Ceux-ci arrivent assez vite et Michaux, accompagné de Gillain, malade, qui lui remet bientôt le commandement, part à la poursuite des rebelles, qu'il rejoint sur le Lomami. Un combat s'engage où il commet la grave erreur d'attaquer l'ennemi avec des forces trop faibles après s'être dégarni pour permettre à Swanson d'exécuter une atta- que à revers. Le plus grand nombre de ses soldats est mis hors de combat, les autres fuient et il ne doit son salut qu'au trouble produit chez l'ennemi par l'attaque Swan- son enfin déclanchée et immédiatement victorieuse. Michaux, dans son récit, ne nous cache nullement ses erreurs de tacti- que. « Cette journée fatale », dit-il, « me pèse encore comme un horrible cauchemar. Je donnerais dix ans de ma vie pour la recommencer, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes éléments..., mais en pre- nant d'autres dispositions. »

C'est huit jours après que Lothaire arrive de la zone arabe accompagné de 8 Blancs et de 700 soldats. Renforcé par les contin- gents de Michaux, il dispose de plus de 1.000 fusils et peut entreprendre une offen- sive sévère contre les révoltés. Ceux-ci, bat- tus dans deux combats (16 octobre et 6 novembre 1895), se dispersent, et ce n'est qu'au bout de plusieurs mois qu'ils par- viendront encore une fois à se reformer au Nord-Est de Kasongo-Niembo.

Le 18 novembre, Michaux peut quitter Lothaire et il va enfin reprendre le com-

mandement du poste de Lusambo, pour lequel il était désigné depuis longtemps, Gillain repartant pour l'Europe à fin de terme.

La période qui suit est pour Michaux, par contraste avec la précédente, relativement calme. La principale préoccupation du nou- veau commissaire de district est de faire partir une caravane de ravitaillement pour le Katanga et de la mettre à l'abri des coups de main dans une région encore incomplète- ment pacifiée. Il est dans les meilleurs ter- mes avec les grands chefs indigènes, notamment avec Lupungu, chef de Kabinda, son ancien allié de la guerre arabe, et Kaléié, un des rares fidèles de la révolte batetela. Mais il doit encore sévir contre les derniers refractaires de la région de Luluabourg, qui essaient de se coaliser con- tre lui. Le chef N'Gongo, des Bachilange, est tué. M'Pogna, des Bakua Kassassus, est fait prisonnier avec 800 hommes. Quant au reste, y compris des soldats batetelas et les irréductibles pillards kiokos, il est écrasé au passage de la Miauw, à proxi- mité du Lubilasch.

Le 1<sup>er</sup> août 1896, Michaux rentrait victo- rieux à Lusambo, comptant bien désormais prendre quelque repos dans un pays main- tenant entièrement pacifié. Il y trouve l'or- dre de partir pour aller coopérer avec Dhanis dans la campagne entamée contre les mahdistes, en amenant avec lui ce qui lui reste de soldats batetelas et balubas.

Esclave du devoir, il repart pour Nyan- gwe avec 115 hommes, pour apprendre, en arrivant dans cette ville, que derrière lui un parti composé des anciens révoltés s'est reformé et que, réuni aux gens de Kabongo, de Dibué et de Kolomoni, il veut rallumer la guerre dans la région de N'Gandu. Aussitôt, Michaux, sur les ordres du Gouverneur Général Wahis, en ce moment en tournée d'inspection à Nyangwe, rassemble toutes les forces qui se trouvent à sa portée et se dirige en hâte vers la région menacée. Dans la nuit du 11 au 12 novembre il tombe sur l'ennemi et lui inflige des pertes énormes. Dans ce combat il a été remarquablement secondé par les officiers servant sous ses ordres : Swanson, Burke, Gervais, Bastien, de Spilliart et de Windey, ainsi que par le sergent monrovien Albert Frees. Il leur rend à tous un chaleureux hommage.

Cependant, pour venir à bout d'un ennemi qui se reformait sans cesse après chaque défaite, il fallait le surprendre à nouveau et l'anéantir. Michaux, ayant pris toutes dispositions dans ce but, allait y arriver, lorsque Burke, le 18 février, se porte malen- contreusement en avant, malgré les recom- mandations qu'il avait reçues. Il tombe dans une embuscade, se fait tuer avant même d'avoir combattu, et ses hommes, le voyant mort, se débandent et prennent la fuite. L'ennemi, alerté, se retire de son côté et fait le vide devant Michaux, qui s'exténue pendant un mois à le poursuivre. Finalement, manquant de vivres, il doit rentrer à Nyangwe, où, sur les ordres du Gouver- nement, il désarme les 115 vieux soldats batetelas dont il pouvait tout obtenir, mais qui, lui parti, ne paraissaient plus sûrs. Ils l'accompagnèrent jusqu'aux Falls et lui firent les adieux les plus touchants quand il s'embarqua pour l'Europe, où il arriva le 29 juillet 1897, après un terme de plus de trois ans passés au milieu des alertes et des combats.